

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 222 VOL. IX. — SAMEDI 29 MAI 1847.
 Bureaux, rue Richelieu, 69.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 40 — 90 — 40.

SOMMAIRE.

Daniel O'Connell. Portrait. — Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Beaux-Arts. Salon de 1847. Huitième article. Huit Gravures. — Le Théâtre-Français à Londres. — En mois en Afrique. VI. Une source au Château-Neuf. Deux Gravures. — Meurs russes. Quatre Gravures. — L'homme au poste-pont gris. Par M. E. Du Molay-Bacon (Suite). — Chronique musicale. Revue agricole. Trois Gravures. — Typis emblématiques des théâtres de Paris. Six Gravures. — Académie des Sciences. — Bulletin bibliographique. — Correspondance. — Annonces. — Cosack, le vainqueur du Derby en 1847. Une Gravure. — Bibliothèque de campagne. — Rebus. — Principales publications de la semaine.

CHANGEMENTS D'ADRESSE. — Les abonnés qui désirent changer la destination de leur journal, sont priés de vouloir bien prévenir l'administration au plus tard le jeudi qui précède la mise en vente des numéros.

Daniel O'Connell.

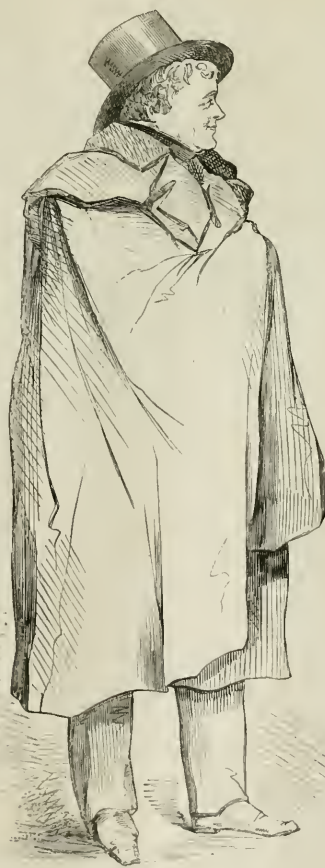
Un des hommes les plus extraordinaires, les plus influents, les plus célèbres de ce siècle, O'Connell, vient de mourir, à l'âge de soixante-quatorze ans. Sa vie n'a pas seulement été longue, elle a été bien remplie. Pour la raconter en entier, il faudrait écrire tout un livre, l'histoire de l'Irlande depuis un demi-siècle. En publiant aujourd'hui un des portraits les plus ressemblants qui aient été faits d'O'Connell, nous résumerons seulement les événements principaux des cinquante dernières années auxquels a pris une part si importante et si glorieuse (1) le libérateur, comme disaient les Irlandais; l'agitateur, comme l'appelaient les whigs; le roi mendiant, dans le langage haineux des Tories.

O'Connell naquit le 6 août 1773, près de Cahirsiveen, dans le comté de Kerry, région sauvage où jamais la puissance anglaise n'a pu prendre racine. Son père Morgan, tenancier du collège de la Trinité, à Dublin, descendait des chefs du clan d'Iverrarach, et lui laissa une médiocre fortune, que vint augmenter celle d'un oncle plus riche. A seize ans, il fut envoyé à Louvain, chez les Dominicains, et de là à Saint-Omer, chez les Jésuites. Ainsi que beaucoup d'hommes remarquables, il fit des études médiocres. Il annonça peu de vocation pour la prêtrise, à laquelle on le destinait. L'abrogation de la loi qui interdisait la plaidoirie aux catholiques lui permit heureusement de suivre la carrière du barreau; il fut reçu avocat à Dublin en 1798. C'était le moment des massacres, des procès politiques et des condamnations à mort qui suivirent l'insurrection des Irlandais-Unis. Ces saturnales de la force frappèrent son esprit d'une horreur invincible : il partagea avec tous ses compatriotes la vive républisme que leur inspira l'acte d'Union, en 1800; mais dès le premier jour, il blâma les opprimés « qui, par leurs crimes, semblaient vouloir justifier les oppresseurs. » Toute sa conduite annonça l'homme qui, en 1811, prononça ces paroles si souvent répétées par lui : « Les plus grands progrès de l'esprit humain ne valent pas une goutte de sang humain. »

Le jeune avocat ne tarda pas à s'élever au premier rang dans sa profession, tout en ne laissant pas échapper une occasion de défendre la cause du parti catholique. Dans le procès de Kirwan et Shéridan, en 1809, son brillant talent triompha des prétentions d'un jury protestant, et ses coreligionnaires mirent en lui toutes leurs espérances. Depuis 1809 jusqu'à la paix, sa réputation et sa clientèle avaient

grandi au point que son cabinet lui rapportait 500,000 francs par an. Il ne négligeait pas pour cela les intérêts généraux; il fut l'orateur de tous les meetings, le rédacteur de toutes les pétitions. Il s'agissait d'obliger l'Angleterre à accorder aux

tion. Les promesses libérales du nouveau roi Georges IV avaient désarmé tous les partis, qui oublièrent un moment tous leurs dissentiments. Lorsque ce prince visita l'Irlande en 1821, on vit O'Connell lui-même, chef reconnu du parti catholique, arriver à tête d'une procession solennelle, s'agenouiller sur le sable du rivage, et présenter au roi une branche de laurier. Mais le bon vouloir de Canning échoua contre la résistance des lords et du clergé, comme autrefois Pitt contre l'obstination de Georges III. Il fallut songer à réorganiser la résistance. En 1825, O'Connell et Shiel, jusqu'alors étrangers l'un à l'autre, et même ennemis, se rencontrèrent chez un ami commun dans les montagnes de Wicklow, et jetèrent les bases de la fameuse Association catholique. Le rendez-vous fut pris dans l'arrière-boutique d'un libraire à Dublin. Le dernier jour des conférences, les dix membres qui devaient suffire pour fonder la société se trouvaient pas. Trois séparatistes entrèrent dans la boutique pour acheter des livres : O'Connell les pousse dans la chambre, et, fermant la porte, il s'écrie : « Vous voilà constitués; la séance est ouverte; monsieur Shiel, vous avez la parole. » C'était le 26 mai. D'un ans plus tard, l'association embrassait toute l'Irlande, et deux millions de signatures couvraient les pétitions. En vain le parlement multiplia-t-il les lois contre les associations; à chaque coup qui dissout la société, O'Connell imagine une forme que le législateur a omis d'interdire, et arrache à ses adversaires cet aveu, qu'il est aisé de parler de le mettre en jugement, mais que la difficulté consiste à le surprendre en défaut. Désormais, l'association a autant de centres que de villes, autant de meetings que de villages. Les orateurs principaux, O'Connell à leur tête, parcoururent l'Irlande dans tous les sens, et des réunions innombrables les accueillent avec des transports d'enthousiasme. L'association a une liste civile, d'autant mieux payée qu'elle est volontaire (2 sous par mois); elle a un journal qui publie ses actes et ses décrets, qui provoque et qui reçoit la plainte de quiconque a des griefs contre l'autorité publique, contre les ministres de l'église anglicane, et surtout contre les magistrats appartenant à l'aristocratie.



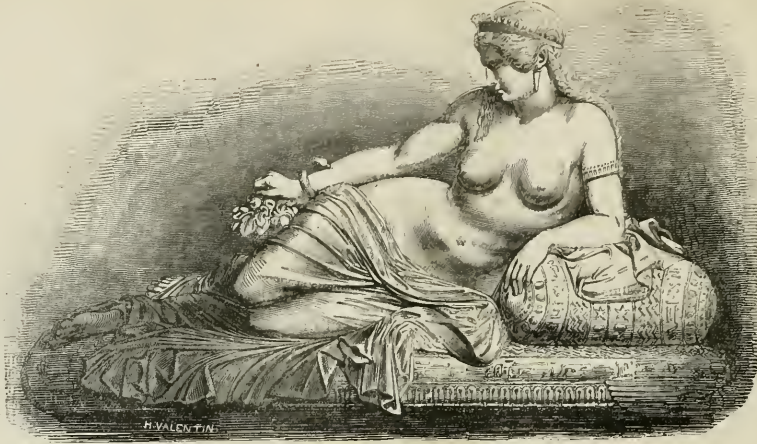
Daniel O'Connell.

(1) La Revue Britannique a publié une intéressante série d'articles biographiques et critiques sur O'Connell et sur l'Irlande. Nous recommandons surtout l'Irlande et ses maîtres, de M. Old Nick, et l'Excursion en Irlande, de M. Amédée Richot, l'habile directeur de la Revue, qui a eu, en 1845, une entrevue avec O'Connell dans sa prison.

catholiques l'émancipation politique qu'elle avait prononcée lors de l'Union. Un comité s'était organisé dans ce but en 1810, sous la direction de John Keogh, marchand de soieries de Dublin. A sa mort, ses amis étaient retombés dans l'inac-

On vit toute la puissance de l'association lors de la fameuse election de Clare en 1829. Le mot d'ordre avait été donné de porter O'Connell au lieu de Fitz-Gérald, l'ancien député, soumis à la réélection. Pendant trois jours un peuple immense, conduit par les curés, s'abstint de toute marque d'intempérance, et fit sentinelle autour des électeurs catholiques, qui votèrent tous à haute voix pour O'Connell. Un seul osa préférer Fitz-Gérald : il mourut d'apoplexie, et un prêtre dénonça sa mort à l'assemblée comme un châtiment du ciel. Six mois après, le ministère Wellington et Peel, effrayé de tant d'audace, promulguait le bill si impatiemment désiré (15 avril 1829). Le 13 mai, O'Connell osa venir réclamer son siège en vertu d'une loi qui ne pouvait avoir d'effet rétroactif. La salle était comble; le peuple anglais, qui déjà l'avait applaudi en 1825, lorsqu'il était venu à Londres en qualité de délégué de l'association, encombra toutes les avenues

ble fait du bourreau et de l'artiste, de saints hétérotes, d'anges lourdauds, d'odalisques et de nymphes malsaines; mais il y a quelque chose de bien plus triste que tout cela, c'est de voir la pauvre figure que nous y faisons nous-mêmes, gens de notre temps, princes, législateurs, financiers, beaux messieurs et belles dames. Qu'est-ce, mon Dieu! que tout ce monde bourgeois, épais, maussade, prétentieux, écriqué, ayant tous les genres de laidur? Cachez-moi tous ces magots, dirait le grand roi, s'il était appelé un moment à reconnaître à son peuple. Est-ce notre laide, et serions-nous une race dégénérée? Est-ce celle des peintres? celle du costume? En vérité, de tous ces portraits, quel est celui qu'on consentirait à mettre en réserve pour donner une grande idée de notre époque aux siècles futurs? Et pourtant, parmi nos beautés, est-il impossible de trouver une tête de femme qui puisse rivaliser avec la tête irrégulière et défectueuse en cer-



Salon de 1847. — Cléopâtre, statue en marbre, par M. Daniel.

taines parties de la Monna Lisa que Léonard de Vinci a empreinte d'une éternelle beauté? Ne pourrait-on pas à la rigueur trouver mieux que l'homme à la barbe rousse et aux lèvres charmes du magnifique portrait de Titoret? Si les têtes belles et fortement caractérisées sont rares, si le modèle fait souvent défaut au peintre, le peintre lui-même encore fait défaut au modèle, et notre costume mesquin surtout fait défaut à tous deux. Quant à la laideur, à l'air vulgaire ou ignoble du modèle, vient s'ajouter la maladresse du peintre, on arrive à quelque chose de si déplorable que, ne fût-ce que par orgueil national, la police bien entendue du Musée devrait écarter cet étalage d'objets repoussants, comme la police de la ville interdit aux mendicants l'exhibition de leurs infirmités dans les rues. Que tous ces portraits de bonnes mamans, d'heureux pères, d'épouses chéries et de grandes filles endimanchées se renferment pudiquement dans



Salon de 1847. — Pèlerin calabrois et son fils, groupe en marbre, par M. Petitot.

le cercle des joies de la famille; satisfaits de l'exposition permanente de la chambre à coucher ou du petit salon, qu'ils ne viennent pas sans profit pour eux, pour l'artiste ou le public, s'exposer au voisinage malencontreux de quelque Holophrène et de quelque Judith, si ce n'est de quelque Vénus impudique!

Aucun des portraits exposés cette année ne se fait remarquer par un mérite transcendant. Les deux portraits de M. Couture et le médaillon ovale de Liszt, par M. Lehmann, attirent l'attention par leur exécution symétrique. Complètement opposés de manière de part et d'autre, ils ont le tort de distraire le spectateur du sujet pour le précéder du procédé pittoresque, tendu ici à la définition sévère, à la saillie colorée de la carnation. Le portrait du jeune homme debout, une main dans son gousset, est peint par M. COUTURE avec une franchise et une verve de pinceau remarquables. Les vêtements sont largement indiqués; le visage frais et sanguin a une apparence puissante de santé; mais les tons clairs de la chair, le rouge des lèvres vif jusqu'à être saignant ont un relief trop prononcé pour l'accord général. La couleur est posée par touches heurtées, et l'ensemble de la tête modelé par larges plans lumineux, bien sentis dans leur simplicité, mais pas assez étudiés pour un portrait qui, après tout, est destiné à être vu d'assez près. Ces tons martelés ne peuvent réussir que pour des figures vues à une assez grande distance, et même dans les Romains de la



Salon de 1847. — Daphnis et Chloé, groupe en marbre, par M. Paul Gussard.

décadence leur miroitage est déjà trop sensible. Le portrait de femme drapée dans un cachemire noir a une unité forte d'aspect tout à fait magistrale, avec les mêmes défauts que le précédent. Tous deux ont pour tout ce qui n'est pas la figure une harmonie sévère et triste accordée dans un ton général un peu verdâtre. L'artiste d'ailleurs s'est contenté de bien poser ses modèles, d'en faire resplendir les carnations, mais il n'a pas cherché à y mettre de l'élevation ou à traduire le caractère, l'âme, la pensée. — Dans un système entièrement opposé, M. HENRI LEUMANN a tracé le profil mathématique de Liszt avec des tons sombres et dépourvus de coloration. Les contours de ce profil sont arrêtés avec une rigidité, une fixité extrême. C'est un très-habile travail de dessin, qui fait honneur à l'artiste; mais ce bronze immobile quelque beau qu'il soit, peut-il nous révéler la physionomie du pianiste célèbre? Pourquoi renoncer ainsi de gaieté de cœur à la richesse et à la souple variété des moyens de la peinture?

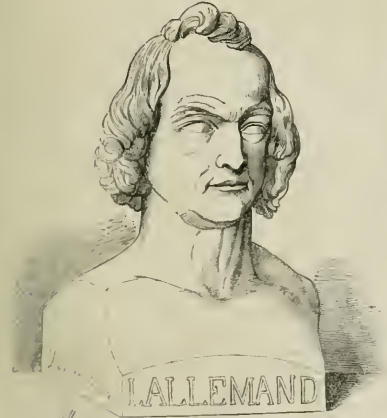


Salon de 1847. — Enfant jouant avec des coquillages, statue en marbre, par M. Klagmann.

une très-belle tête n'est toujours, comme ressemblance, de l'ensemble, font de cette peinture une des plus agréables à la richesse et à la souple variété des moyens de la peinture? qu'un médiocre portrait. Un petit portrait de la mère du Salon. — M. LANDELLE, qui avait eu un succès dans la

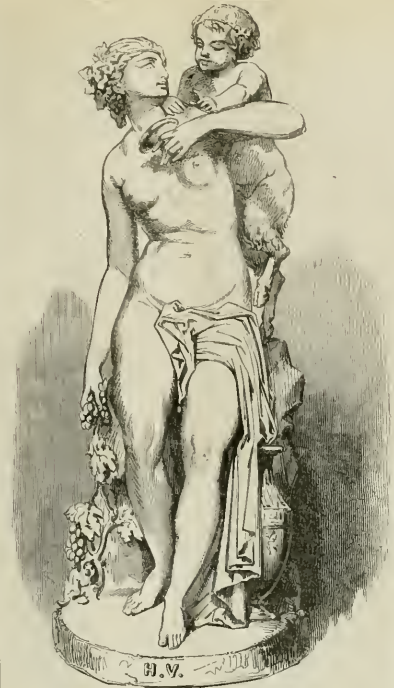
peintre est d'un dessin aussi ferme, mais il est plus vivant. — M. HIPPOLYTE FLANDRIN a exposé un portrait d'homme remarquable, mais qui n'est pas cependant à la hauteur de quelques ouvrages exécutés par lui précédemment. Cela est calme, sévère, consciencieusement étudié, sage et exempt de manière, bien que visant au style; cela a toutes les qualités solides de l'art, mais c'est d'un coloris froid, sans vie et sans agrément. — Cette dernière qualité se trouve dans un portrait de femme par M. TISSIER, ayant une attitude gracieuse, mais trop collée au fond contre lequel elle est représentée debout. Un cachemire qui l'enveloppe est exécuté avec un soin et une vérité de rendu qui ont peut-être trop d'importance, mais ne nuisent pas de facilité. Le bras gauche tombant le long du corps est faiblement modelé. Les tons fins et lumineux de la tête, et je ne sais quelle aisance élégante

grande peinture, semble se complaire à la peinture énervée et minaudière; il y a pourtant de la finesse dans sa jeune Egyptienne et dans sa petite tête d'enfant aux raccourcis tourmentés et au coloris coquet et débile, qui rappellent les peintres du dix-huitième siècle. — M. MULIER a peint dans la manière de sa Ronde du Mai un portrait d'enfant en costume écossais. — On n'a pas, ce me semble, assez rendu justice aux deux portraits envoyés par M. MATER, de Montpellier, d'un modèle finement étudié, et qui paraissent être de consciencieuses reproductions des modèles. — Celui de M. Géraldy, par M. QUESNET, est bien de pose, d'un ton vigoureux, mais d'une couleur un peu lourde. — M. LARIVIÈRE a peint avec son habileté ordinaire le bey de Tunis et Ibrahim-Pacha. Allah est grand sans doute et Mahomet est toujours son prophète; mais là-bas, comme ici, il est avec le ciel des accommodements. Les mahométans bien élevés boivent aujourd'hui du vin pour mieux digérer, et se font peindre quand ils veulent laisser le souvenir de leurs traits à leur famille. Aussi a-t-on pu risquer sans grand scrupule deux figures parmi les ornements du magnifique service de table en argent massif exposé il y a quelques jours rue de la Paix, et destiné au fils du vice-roi d'Égypte. — Nous retrouvons, dans une toile de M. CHAMPARTIN, le même Ibrahim-Pacha tou-



Salon de 1847. — Le docteur Allemand, buste en marbre, par M. Dantan jeune.

jours coiffé du tarbousch, mais cette fois en veste gros bleu de petite tenue; le vainqueur des Grecs et des Turcs est assis dans un fauteuil, de l'air le plus pacifique qui se puisse imaginer. Pourquoi le peintre ne s'en est-il pas tenu à ce tableau? Comment a-t-il pu faire de la face humaine ce qu'il en a fait dans certain portrait d'homme exposé par lui, quand à côté il peignait d'une manière si vraie, quoique d'une pâte toujours trop lourde, ses deux bonnes têtes de chiens de basse-cour en familiarité avec un chat blanc? — M. JEAN-BAPTISTE GUIGNET, dans son portrait de M. de Mercey, a une couleur trop noire et un dessin trop guindé. — M. ROLLER a une touche molle trop égale, mais étudie scrupuleusement les détails de son modèle. — M. HOUËL a peint largement et d'une chaude couleur le portrait de M. C... — M. LORSAY a donné du caractère à la figure de M. Tisserant, artiste du théâtre du Gymnase. — M. BLONDEL, membre de l'Institut et professeur à l'école des Beaux-Arts, a représenté sa fille entre une fougère et un bouillon-blanc, avec une absence de goût inexplicable dans la position d'un homme habitué à donner des avis et à même d'en obtenir s'il a voulu les provoquer. — M. JALABERT a un portrait de femme sage ment et solidement peint. — Deux médaillons de M. BRUNEL ROQUE sont assez finement étudiés. — Le peintre de la Mort de César, M. COURT, semble désormais voué au blanc satin et à la dentelle. — M. PERIGNON est toujours le peintre adopté par les gens du monde qui n'aiment pas les qualités robustes et ne peuvent se faire aux aspérités de la couleur ou aux franchises du pinceau. S'ils neul portraits répondent à leur goût pour la peinture lisse et fluide. — MM. DUBUFFE conservent aussi leur clientèle élégante. — M. LEON VIARDOT a un joli portrait de femme aux yeux bleus. — Citons encore, tout en omettant bien des noms d'artistes habiles, les portraits simples et vrais de M. BONNEGRACE, celui de M. Nouton, maître des requêtes, par M. JANET-LANGE, et ceux exécutés dans un sentiment naïf par mademoiselle PRIN,



Salon de 1847. — Bacchante jouant avec un jeune Faune, groupe en plâtre, par M. A. Deligand.

Après Dieu, l'homme; après l'homme, la bête. Nous avons déjà parlé des bêtes peintes avec tant d'esprit par M. Rousseau; arrêtons-nous aussi devant les moutons, les vaches et les chevaux que mademoiselle ROSA BONHEUR reproduit fidèlement et avec une naïveté que pourrait bien finir par altérer cependant la décision rapide de la touche, si elle s'abandonnait trop à sa tendance à masser brièvement, à résumer les détails que fournit l'observation attentive du modèle. Elle éparpille avec beaucoup de naturel ses moutons

sur un monticule gazonné, mais ne semble pas faire autant de cas des bergers que du bétail. Pourquoi ne lui confierait-elle pas à M. AUGUSTE BONHEUR, dont nous nous réservons de parler ici, et qui a envoyé au Louvre un charmant portrait d'Enfant en costume des Pyrénées, qu'on a eu le tort de mal exposer deux fois? — M. COIGNARD recherche la couleur et en abuse. Il y a de la puissance dans son *Combat de taureaux*, mais le rendu des formes laisse à désirer... — Lyon, la ville d'industrie et de goût, a fourni d'habiles peintres de fleurs, MM. GALLEY, REMILLEUX. N'oublions pas non plus les fruits de M. GRANLAND, et de M. CHERELLE, le Michel-Ange du genre, ni une Vierge entourée de fleurs par M. DAMIS.

Avant d'en fuir avec la peinture à l'huile, réparons ici quelques omissions, et citons: de M. TOURNEUX, la *Crèche et les Mages*, peinture vigoureuse; de M. CHARLIER, *Jésus-Christ et les disciples d'Emmaüs*, tableau bien composé et dont le clair-obscur rappelle celui de Rembrandt; de M. DE-LUZY, le *Christ mort et les saintes Femmes*; de M. BURTIE, *Alphée et Arthuse*, composition conçue avec simplicité; une *Défense de Saint-Jean-de-Lozne* (1656), par M. BADIN;



Salon de 1847. — Moïse sauvé des eaux, bas-relief en pierre dure, par M. Henri de Triqueti.

Le sujet présenté avec clarté et exécuté dans un style simple et grave. L'artiste a retiré, au bout du premier mois d'exposition, ce tableau exposé d'une manière déplorable; de M. SORRIEUX, la *Mort du colonel de Montagnac*; de M. JULES NOËL, *Souvenir d'Orient*; de M. SCHLOFF, plusieurs tableaux intéressants comme souvenirs exacts de ses voyages dans l'Inde; de M. FRÈRE, deux vues prises à *Constantine* et à *Alger*; un petit tableau de genre de M. HORNUNG, un intérieur de cabaret, par M. DE COUBERTIN; un bon paysage, de M. GHOLIG, représentant une *Vue de la plaine de Mitidja*, diverses vues, par M. FONTENAY; un *Souvenir de Franchard*, par M. FOREST; de M. GESLIN, une *Vue des ruines de Paestum* et une de *la place de la Concord*, exécutées avec un sentiment juste de l'architecture et de la perspective.

Nous regrettons d'être forcé de laisser en dehors de notre revue des ouvrages de mérite, tels que le *Lansquet* de M. LABOUCHÈRE et la *Femme importunée* par une *quête*, de M. WINTERHALTER, le frère de l'auteur du *Décameron*; les intérieurs de M. GRANET; plusieurs compositions spirituelles de M. LEPOHTEVIN, et un assez grand nombre de paysages; mais c'est chose inévitable dans une exposition où deux mille tableaux font toute et se disputent l'attention, et qui est une place publique au lieu d'être un salon.

La miniature est principalement cultivée par les dames; elles forment avec madame MIRBEL une pleiade où brille madame HERBELIN et à laquelle mademoiselle MUTEL faisait défaut cette année. — L'aquarelle semble être moins cultivée depuis que la gouache et le pastel sont redevenus à la mode. Neuf aquarelles de M. NOUSVEAUX contiennent des vues variées prises au Sénégal et faisant partie de l'ouvrage sur les *côtes occidentales d'Afrique*. Citons aussi celles de M. JULES DAVY et la grande aquarelle de fleurs et de nature morte de madame CHAMPIN. — Le pastel est aujourd'hui en grande faveur. Les portraits et les têtes d'étude de femmes de mademoiselle NINA BIANCHI se font remarquer par la sûreté du dessin, la sagesse et le calme de



Salon de 1847. — Les enfants de M. le marquis de Los Marinis, groupe en marbre, par M. Clesinger.

de s'adonner à tous les vices de la civilisation, sans en accomplir les devoirs, sans en pratiquer les vertus.

La table m'offrait aussi un coup d'œil nouveau et intéressant. Le service en était double; les mets arabes rivalisaient de nombre, d'apparence, de fumet avec les mets français. En général ce sont des ragouts de viandes et de légumes fort compliqués et fort assaisonnés. Je me faisais dire leur nom, expliquer leur composition, analyser leurs mérites par non complaisant voisin; je voulais les goûter tous; mais il n'en est qu'un seul qui m'ait laissé un souvenir précis, c'est le célèbre *consoussou*. Je ne me doutais pas que le lendemain j'en mangerais en plaine, sous la tente d'un de ces chefs dont j'admiraais alors la riche et élégant costume en observant son embaras.

Les chefs arabes les plus habitués à nos usages et à nos mœurs ont horreur d'une invitation à dîner. Ils l'acceptent par politesse, mais ils préféreraient, je crois, une bonne petite volée de coups de bâton. Ils n'aiment pas à s'asseoir sur nos sièges : rester deux heures dans cette position qui ne leur est pas habituelle, c'est pour eux un véritable supplice. Quand on est accoutumé, depuis l'enfance, à découper, à se servir et à manger avec ses doigts, il n'est pas aussi facile qu'on se l'imagine de faire usage de couteaux et de fourchettes. D'ailleurs, nos généraux, quand ils les invitent à partager leur dîner, les condamnent nécessairement au châtiment du malheureux Tantale, de si triste mémoire. S'ils ne leur offrent pas de vin, ce qui leur semblerait une insulte, ils versent, sous leurs yeux, à leurs autres convives du bordereau, du bourgogne, du madère, du malaga, et surtout de cet excellent champagne frappé dont on boit une si étonnante quantité en Algérie. Est-ce donc pour ces buveurs d'eau forcés un spectacle fort divertissant que de contempler des amateurs de première classe déguster avec une béatitude extatique tous ces vins délicieux auxquels leur religion leur défend de goûter ? Aussi, pour tromper leurs désirs, font-ils une effrayante consommation d'eau de Seltz sucrée. Du reste, de tous les mets français qui leur sont présentés, ils n'acceptent avec empressement et ne paraissent manger avec satisfaction que les mets sucrés. A la vue du dessert, leur front se déride, le sourire reparait sur leurs lèvres, leurs yeux se raniment, leur physionomie redevient expressive; et quand ils croquent un morceau de nougat ou un

rouge sont appliqués le long des murs. Enfin dans un angle s'éleva une espèce d'estrade recouverte d'un tapis arabe. « A quoi servait cette estrade ? demandai-je au colonel Walsin, qui ajoutait, de vive voix, un chapitre inédit à son intéressant ouvrage sur la *Domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*. — C'était, me dit-il, le trône du bey, ou plutôt le siège sur lequel il rendait la justice. Bien des arrêts de mort,

mort avec un sang-froid étonnant. Le consul d'Autriche qui habitait Oran avant l'occupation française, a été plusieurs fois témoin de ces exécutions barbares. Un jour, il vit un voleur auquel on venait de couper une main, tremper son moignon saignant dans un vase rempli de poix bouillante, ramasser à terre la main coupée, l'envelopper dans son burnous, et l'emporter sans manifester la plus légère émotion... Le bey ne jugeait pas seulement les voleurs et les assassins; la moindre désobéissance à ses ordres, un geste compromettant, une parole injurieuse ou simplement impolie, un regard équivoque, étaient des crimes punis du dernier supplice. Il ne reconnaissait d'autre loi que son caprice. Il n'avait cependant à ses ordres que 200 hommes inscrits sur les contrôles de la milice. Mais plus il était respecté et redouté, mieux il se voyait obéi. »

Tout en causant ainsi, nous nous étions rapprochés, le colonel Walsin et moi, de la table autour de laquelle le général Lamoricière continuait à fumer, à prendre du café, et à discuter avec ses hôtes indigènes. En ce moment, leur conversation était très-animée. Mais, hélas ! je n'en entendais plus un seul mot. Je priai encore le colonel Walsin de m'en apprendre au moins le sujet.

« Le général, me dit-il, traite avec les nouveaux agas d'importantes questions de propriété et d'indemnité. Il s'efforce de leur persuader qu'il est de leur intérêt bien entendu de lui laisser à de certaines conditions diverses parcelles de terres dont il pourrait avoir besoin pour fonder ses villages civils, si les Chamebs lui accordent les subsides qu'il se propose de leur demander. »

Le contraste pouvait-il être plus frappant, le changement plus complet ? Le droit avait remplacé la force. Où régnait l'arbitraire le plus absolu, les lois les plus équitables s'étaient établies et l'aisaient reconnaître leur autorité. Au fond du palais où le représentant de l'ancien gouvernement exerçait avec une si impitoyable rigueur un pouvoir si tyrannique dans le

seul but de savourer avec plus de sérénité les honneux plaisirs d'une vie d'oisiveté intellectuelle et de débauches physiques, le représentant de la France n'employait que les armes de la raison pour triompher des dernières résistances de ses ennemis vaincus, qu'il accueillait avec distinction, et auxquels il donnait plus qu'aucun de ses inférieurs l'exemple de toutes les vertus publiques et privées.

« Ceux-là du moins, dis-je au colonel Walsin, en lui désignant du doigt les chefs arabes qui discutaient avec le général Lamoricière, ceux-là nous sont reconnaissants et dévoués. »

Pour toute réponse il se couvrit la tête.

Je compris son silence. Craignant d'être indiscret, je n'insistai pas; mais je me rappelai certains passages de sa préface, qui me laisserent deviner sa pensée :

« Quand on demande à un Arabe, m'avait raconté le matin même un vieux capitaine, s'il est l'ami des Français, — *Beï sif*, par l'épée, s'empresse-t-il de répondre, dans la crainte qu'on ne le soupçonne capable d'un autre attachement. »

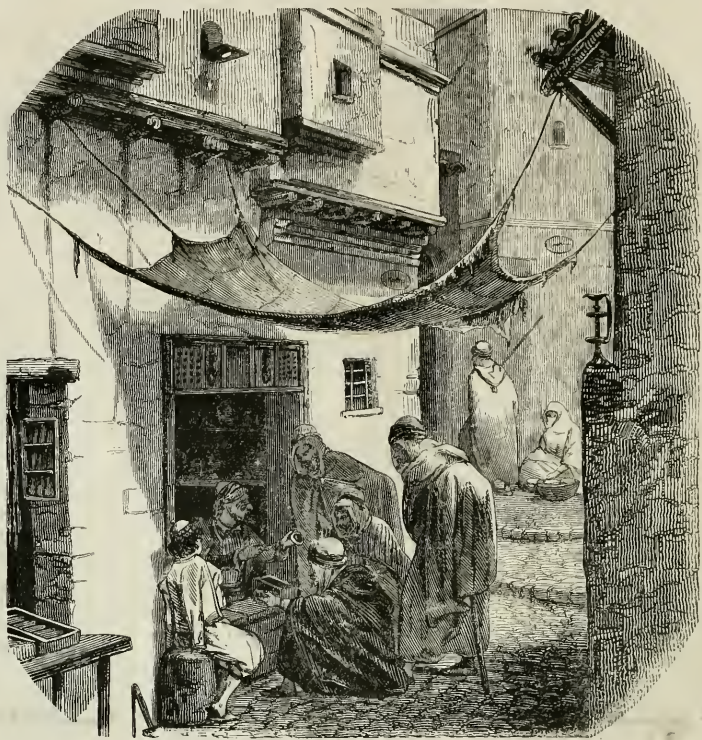
« Eh bien, monsieur, me dit le général de Lamoricière en se levant, et en s'approchant de nous, quand censerons-nous colonisation ? »

— Demain, si vous en avez le temps, général, lui répondis-je.

— Non pas, demain. L'aga des Douairs vient de me charger de vous inviter à une fête annuelle que sa tribu célèbre demain dans la plaine du Tlelat en l'honneur du marabout Sid-Abd-el-Kader. C'est une fête curieuse dont je ne veux pas vous priver. Vous pouvez y aller en toute sûreté. D'ailleurs je vous ferai accompagner.

Le lendemain matin, à quatre heures, je parlais pour le Tlelat.

ANOLPHE JOANNE.
(La suite à un prochain numéro.)



Une boutique juive à Oran.

ajouta-t-il, ont été prononcés dans cette salle sous le gouvernement des Turcs. Il ne se passait pas de jour qu'il n'y eût une exécution capitale à Oran. Tous les matins, le bey venait s'asseoir sur cette estrade. L'audience ouverte, les *chouchs* introduisaient en sa présence les prévenus de la veille ; d'introduction, il n'y en avait pas plus que de défense. En général, dès les premières questions, les prévenus avouaient leur crime, tant ils étaient certains d'avance du sort qui les



Cour de l'ancien palais des beys au Château-Neuf à Oran.

Lorsque nous rentrâmes dans le grand salon, il faisait nuit noire. Trois lampes, qui y étaient allumées, n'y répandaient qu'une clarté douteuse, qui convenait à ce ne peut mieux à son architecture et à sa décoration. Je l'examinai en détail tandis que le général de Lamoricière prenait plusieurs tasses de café et fumait plusieurs pipes avec les agas passés et futurs de sa province, assis au milieu à l'entour d'une table ronde sous une des lampes. Il est divisé, dans toute sa longueur, en deux parties égales, par une double rangée de colonnes de marbre blanc élégamment sculptées et cannelées en spirale (es beys les faisaient venir d'Italie), qui supportent une double rangée d'arcades cintrées. Tout autour, à hauteur d'homme, les murs sont recouverts d'une mosaïque de ces carreaux de faïence vernissés variés de dessins et de couleurs, qui accusent, je crois, une origine hollandaise, et dont les Maures et les Turcs faisaient une si grande consommation. Des peintures où le blanc, le jaune, le bleu, et le rouge dominant, ornent la partie supérieure des murs, le plafond, les arceaux. Nulle part on ne voit à nu la pierre, le fer ou le bois. Les décorateurs n'ont respecté que le marbre des colonnes. De larges divans en damas de laine

attendait : « Qu'on lui coupe le poing ou le pied. — Qu'on le décapite. — Qu'on le brûle. — Qu'on lui ouvre le ventre, qu'on lui arrache les entrailles, et qu'on l'expose au soleil, etc. ; » Ils étaient les divers arrêts sommaires que rendait le bey après de courts débats. Ces arrêts s'exécutaient sur l'heure, soit à la porte de la salle, dans la cour du palais, soit à la porte de la ville. Jamais les condamnés ne demandaient grâce, ni personne n'intercédaient en leur faveur. Ils marchaient à la

Mœurs russes.

En Russie, où les classes intermédiaires dont se compose ailleurs la bourgeoisie commencent à peine à se former dans quelques grandes villes, la société, ou plutôt la nation même, ne présente que deux extrêmes, les nobles et les serfs. D'un côté, l'oisiveté et la richesse; de l'autre, le travail et la misère. D'un côté, la possession des terres, des capitaux, des emplois, tout enfin, même la possession de l'homme; de l'autre, rien, pas même la liberté corporelle, la possession de soi-même. Dans cette société, où la noblesse s'est dès longtemps faite européenne, en s'assimilant, par la culture des sciences et des arts, par les voyages et les habitudes, aux classes élevées des nations étrangères, il n'y a plus de russe que le peuple, et c'est seulement dans le peuple que l'observateur ou le peintre peuvent retrouver les mœurs et la physionomie nationales. Les salons de Saint-Petersbourg sont des salons de Paris; rien ne manque à la ressemblance, pas même l'usage



Bateleur-passeur russe.

universel et constant de la langue française. Il faut descendre à la boutique du petit marchand, et mieux encore à l'isbâ du paysan-serf, pour rencontrer enfin la vieille Russie.

Ce sont donc des mœurs populaires que représentent ces quatre dessins, pris sur les lieux, bien entendu, et dont l'exactitude est parfaite. Le bateleur-passeur ressemble aux marins du port de Kronstadt; il ne fait son métier que la moitié de l'année, du mois de mai au mois d'octobre. Une fois la gelée venue et l'hiver établi, les rivières et les lacs, loin de couper les communications et de séparer les pays qu'ils arrosent, deviennent au contraire autant de grandes routes ouvertes aux traîneaux, et dont, chaque année, pendant six mois, la nature prend à son compte la construction et l'entretien. Mais le reste du temps, comme les ponts en Russie sont assez rares que les chaussées, l'office du bateleur-passeur devient tout à fait nécessaire. Sans lui, chaque



Famille de paysans russes.

ruisseau, grossi par la fonte des neiges et alimenté par les pluies du printemps, deviendrait une frontière infranchissable, et ferait des riverains deux nations étrangères.

Cette jeune fille aux tresses flottantes, que sa mère conduisait à quelque *pranik*, ou fête villageoise, rendez-vous ordinaire des amoureux et des promis, est devenue femme mariée et mère de famille. Elle porte le *kakochnik* des matrones, espèce de diadème à fond plein, qui couvre entièrement la tête et les cheveux, tandis que le *kokochnik* des vierges reste ouvert par le sommet. Pour faire jouer son dernier né aux pâles rayons d'un soleil oblique, elle s'est assise à la porte de l'isbâ que son mari a élevée rapidement avec l'aide de ses parents et de ses voisins, mais qu'au besoin, seul et sans autre outil que sa hache, il eût construite tout entière. Des fondations au faite, cette cabane est en bois. Murailles, toiture, escaliers, tout se fait avec les mêmes matériaux coupés dans la forêt voisine. Il n'y entre de briques dans une isbâ que pour la construction du poêle qui chauffe toute la maison, qui est la cuisine commune, et de plus le coucher de toute la famille, car le paysan russe, connaissant à peine le luxe des lits, dort l'hiver sur son poêle et l'été sur son banc.

Dans ces cabanes, assez spacieuses d'habitude, bien distribuées et proprement tenues (quoique les animaux domestiques en habitent le rez-de-chaussée), pénètre cependant un véritable objet de luxe, dont l'usage général a fait un besoin de première nécessité. On est surpris, en Espagne, de trouver, jusque dans la plus sale baraque des Castilles et



Marchand de thé et de gâteaux.

la plus dépourvue, non-seulement de meubles, mais de pain et d'eau, une tasse d'excellent chocolat qui leur fournissent les Amériques. On éprouve en Russie une surprise semblable, celle de trouver toujours dans la plus misérable isbâ, même éloignée des villes et des routes, une tasse d'excellent thé qui vient des extrémités de l'Asie. Le thé qu'on boit en Angleterre, en France, dans le reste de l'Europe, est apporté par mer; il perd, dans ce voyage, une partie de son arôme, et prend toujours quelque odeur étrangère, car il est d'une extrême délicatesse; au lieu que le thé bu par les Russes a suivi constamment la voie de terre, apporté par des caravanes. Chaque année, au mois de juillet, deux à trois mille chameaux chargés de caisses de thé bien closes, après avoir franchi la grande muraille de la Chine et traversé tout l'immense plateau de la Haute-Asie, arrivent à la grande foire de Nijn-Novgorod, sur le Volga. Et de là, cette prodigieuse quantité de fleurs et de feuilles de l'arabuste aroma-



Marchands russes prenant le thé dans les lits, un jour de fête.

tique se répand dans toute la Russie, de la Baltique à la mer Caspienne et de la mer Blanche à la mer Noire.

Les Russes ne sont pas moins supérieurs aux autres peuples pour la préparation du thé; aucune des théières inventées dans les Trois-Royaumes et mises en usage par les blondes *ladies* ne vaut le *somovar* d'un paysan russe. Chez les Athéniens, on allait au *parfums* comme nous allons au *café*. C'est dans les boutiques de parfumeurs que se réunissent les oisifs et les novellistes pour causer des événements de la guerre du Péloponèse, ou de la querre du chien d'Alciabiade. Les Russes vont au thé; et si les gens titrés et riches trouvent dans les somptueux quartiers de Pétersbourg ou de Moscou des salons bien chauffés et de moelleux divans pour savourer une tasse de thé jaune, composé des fleurs de la plante, en lisant l'*Abeille du Nord* ou la *Gazette de Police*, l'homme du peuple rencontre à chaque pas de petites échoppes, ou des porteurs ambulants de *somovars*, qui le réchauf-

pour les expérimentations, et tenons-nous prêts à entrer dans cette voie, mais seulement après qu'ils l'auront largement ouverte et soûlèvement aplanie. Dans l'agriculture, il y a moins d'inconvénient que dans l'industrie et le commerce à n'arriver que les derniers. En attendant, continuons à nous fixer à l'emploi des fumiers, que nous ne savons pas même encore obtenir en abondance et à un minime prix de revient. Les bons effets du fumier sont la place qu'à d'autres faits qui seraient aussi le résultat de l'expérience. Quand il sera bien constaté que le même sol, traité précédemment avec le fumier d'étable, peut donner, pendant une longue suite d'années, des résultats égaux avec le système d'engrais minéral, on aura là un fait de nature à déterminer les convictions.

Dans l'intérêt de quelques cultivateurs français qui suivent à distance et prudemment le mouvement révolutionnaire de l'agriculture anglaise, et commentent à faire usage des engrais artificiels, nous signalerons quelques-unes des fraudes qui se pratiquent sur les plus usités de ces produits.

Ainsi, par exemple, la substance qui se vend dans le commerce sous le nom de surphosphate de chaux doit contenir régulièrement 53 à 40 parties de bi-phosphate de chaux, 20 à 25 de sulfate de chaux, 20 parties de matières animales, et 20 parties d'eau. Elle est d'un prix assez coûteux. On la sophistique en donnant 64 parties de sulfate de chaux (qui coûte environ 1 franc 30 centimes la tonne), et en ne donnant que 14 parties de surphosphate de chaux.

Le chimiste anglais conseille aux cultivateurs de fabriquer eux-mêmes ce produit, ce qui n'exige que de l'acide sulfurique et des os. S'ils n'ont pas de vaisseau favorable pour opérer la dissolution des os, il leur indique un procédé encore plus facile. « Prenez 8 hectolitres d'os broyés, mélangez-les avec 46 hectolitres de cette terre qu'on qualifie cendres tourbeuses ou pyriteses d'un brun de brique, et formez un tas. En quelques jours, il commence à chauffer vivement, et cela dure environ dix jours. Vous ouvrez alors, et c'est à peine si vous pouvez découvrir un fragment d'os. Le tout est réduit en une belle poudre de couleur grisâtre avec des tons rouges. Le peu de débris d'os qui existe encore est exactement dans le même état que s'il avait subi l'action de l'acide sulfurique. Cette substance, employée sur une récolte de turneps, comme s'emploie le surphosphate du commerce, donne exactement le même résultat. » Celà se conçoit: le surphosphate de chaux se prépare en traitant les os par l'acide sulfurique, lequel enlève à l'acide phosphorique une certaine quantité de chaux. Dans la combinaison qui reste de chaux et d'acide phosphorique, celui-ci est dès lors en excès, et l'on a un nouveau sel que les chimistes qualifient surphosphate de chaux. Cependant, la portion de chaux qui s'est combinée avec l'acide sulfurique a formé un sulfate de chaux, ce qui explique la présence ordinaire d'une certaine quantité de ce dernier sel dans le surphosphate du commerce.

Le sel de Glauber (sulfate de soude), à cause de son bon marché, est employé souvent pour sophistiquer d'autres substances, par exemple le sulfate d'ammonique, le carbonate d'ammonique, le sel ammonique, le nitrate de soude et le nitrate de potasse, qui se vendent trois, quatre et jusqu'à neuf fois plus cher que lui. Un de mes amis a analysé une substance vendue pour du sulfate d'ammonique, qui contenait jusqu'à un quart de sel de Glauber.

Le guano vendu pour guano du Pérou est souvent mélangé de guano africain, qui lui est inférieur. Une sophistication plus coupable consiste à l'altérer avec certaines substances terrenees. On cite tel guano de contrebande qui à l'analyse a donné moitié de chaux et seulement deux pour cent d'acide phosphorique, la seule substance véritablement efficace dans ce genre d'engrais; et ce fallacieux produit avait tous les caractères extérieurs, couleur et odeur, d'un guano véritable. Le guano africain, celui d'Ichaboe, se sophistique très-bien avec les résidus de peaussiers. Dans la poudre d'os, on introduit des coquilles d'huîtres pilées, et les résidus des savonneries. Des sulfates de chaux, résidus de quelques fabriques, contiennent tant d'eau qu'ils n'ont plus comme engrais qu'une efficacité très-douteuse.

Il n'est pas jusqu'à la soie, substance de si peu de valeur, sur laquelle ne s'exerce la fraude. Le dernier bonnet de Londres vous dira que les cendres de foyer tamisées très-fines (on ne brûle que de la houille) sont l'objet d'une demande considérable. L'acheteur qui croit avoir acquis un engrais énergétique, abondant en ammonique et en gypse, se trouve n'avoir en réalité qu'un mélange de soie et de cendres dont le constituant principal est une poudre quartzée.

Les expériences sur les engrais artificiels auront tout au moins pour résultat d'inspirer au cultivateur un vif désir de s'instruire et d'aborder l'étude élémentaire des sciences dont il s'était jusque-là tenu éloigné. Nous arriverons par là à la culture éclairée, comme nous sommes déjà arrivés à une industrie manufacturière savante. Pour diriger les grandes usines d'aujourd'hui, il ne faut rien moins qu'un élève de l'école des mines ou un ingénieur civil.

Les deux charrues le plus généralement adoptées pour labourer les terrains en pente dans le sens perpendiculaire à la pente et en versant toujours du même côté, sont :

1° La charrue tourne-orèille perfectionnée de M. Allier et Delahaye de Gap. Elle n'a qu'un soc, un coutre, un ver-

rou de son inventeur, le chef de forge à l'institut agronomique de Grignon. Cette charrue, dont nous publions le dessin, du consentement de son auteur, qui vient de la construire tout récemment, est aussi une araire dos à dos; mais elle ne donne pas plus de tirage qu'une charrue simple, peut s'établir à un prix assez modique et se réparer facilement. Je l'ai vue marcher avec succès dans les terrains les plus difficiles.

Le corps de la charrue se compose de deux socs, qui sont fixés ainsi que leurs gorges, auxquelles se raccorde un versoir mobile à deux ailes, qui présente de lui-même, à la bande à renverser, son aile droite ou son aile gauche, selon le soc qui fonctionne pour le moment.

Au-dessus de ce corps de charrue pivote l'âge, de manière qu'arrivé au bout les chevaux n'ont qu'à effectuer la tournée comme pour une charrue ordinaire. La tête de l'âge qui était en avant du soc C vient se placer, sans le moindre effort, en avant du soc C', et le labourer n'a pas même à quitter un instant les mancherons pour se trouver en mesure de recommencer un nouveau sillon, où la bande se trouvera versée du même côté.

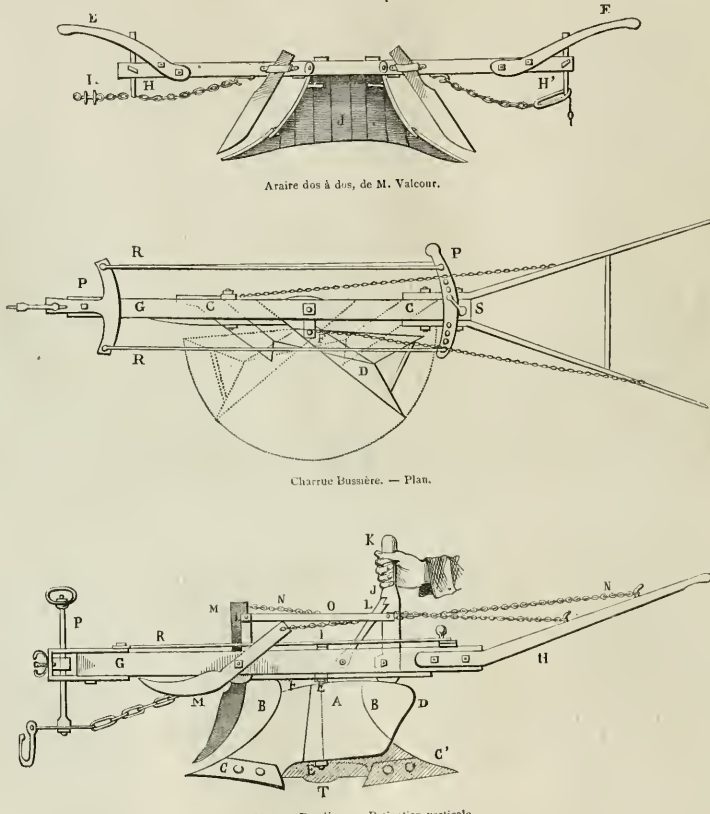
L'âge porte deux coutres; une chaînette, qui vient se rattacher à l'un des mancherons, permet au labourer de relever chaque coutre à son tour lorsqu'il cesse d'être appelé à fonctionner.

L'âge est rendu fixe sur le corps de charrue, au moyen de deux crochets articulés, dont l'un dépasse l'autre en longueur, et de deux morlaises pratiquées sur la partie supérieure et horizontale du corps de charrue. Le crochet le plus long sert de levier; il est encaillé de deux crans dans lesquels, lorsqu'on l'a dressé, vient s'adapter un cliquet incliné à contresens du tirage. Le labourer veut-il rendre à l'âge sa liberté, il lui suffit d'abaisser le levier, ce qui dégage le cliquet des deux crans. Le levier et l'autre crochet articulés (tous deux sont rendus solitaires par une traverse) se trouvent, par le fait de leur abaissement, sortis des morlaises, et l'âge est alors incliné pendant du corps de charrue; rien ne s'oppose à ce qu'il pivote avec la plus grande facilité.

Le dessin suffit pour faire comprendre comment cette charrue se règle au moyen d'une vis de pression pour la hauteur, et pour sa largeur au moyen de deux arcs de cercle mobiles et rendus solitaires par deux longues tringles.

M. Busière est un simple ouvrier, mais doué d'une sagacité rare et d'un esprit inventif qui suffirait à faire la fortune et la célébrité d'un chef d'une vaste usine. Elevé à une école d'arts et métiers, celle d'Avignon, je crois, il eut l'homme, bien jeune encore, d'être chetif, par le savant ingénieur M. Séguin, pour exécuter le modèle du premier pont suspendu. Diverses circonstances lui firent abandonner la carrière si heureusement commencée, et le portèrent vers la construction d'instruments aratoires. Le moment favorable n'était point encore venu pour ce genre d'opérations. Après avoir mangé, dans une société malheureuse, un petit patrimoine à travailler infructueusement à son propre compte, l'habile mécanicien en fut réduit à travailler pour le compte d'autrui. Ses belles années se sont écoulées en Sardaigne, pays auquel il a rendu d'importants services dans son humble et obscure position. Aujourd'hui, il conduit la forge de Grignon. Tous les élèves de l'institut sont là pour attester qu'il est possible de rencontrer un homme plus modeste et moins épuisé. Ses idées sont au service de tout le monde, aussi bien du chef qui les réclame en vertu des appointements comptés, que de l'élève curieux de s'instruire et qui l'intéresse. N'ayez peur qu'il songe à prendre un brevet d'invention; il appellera temps perdu le temps employé à battre monnaie avec ses idées. « La vie est trop courte, répète-t-il, pour se faire marchand; inventions, inventions. » Et l'impitoyable inventeur est reconnaissant envers la forge de Grignon; car si la forge de Grignon ne fait pas sa fortune, elle lui fournit mieux que cela: elle lui fournit des matériaux et lui fournit mieux que cela: elle lui fournit le jour de leur donner l'occasion de mettre ses idées au jour. Je voudrais être millionnaire; je me traitais dix forges au service désintéressé du brave Busière, et par conséquent de l'humanité.

SAINY-GERMAIN LEDUC.



A. Le corps de la charrue. — B. Les deux gorges. — C, C'. Les deux socs. — D. Partie du versoir double. — E. Boulon qui le traverse. — F. Rattes en fer qui le supportent. — G. L'âge. — H. Les mancherons. — I. Pivot sur lequel tourne l'âge. — J. Deux crans pratiqués dans le levier K. — K. Levier qui s'abaisse ou se dresse selon qu'on veut dégrader ou fixer l'âge. — L. Cliquet qui s'engage dans les deux crans du levier et lorsqu'il est dressé. — M. Les deux coutres. — N. Deux chaînes servant à les relever. — O. Traverse qui console le cliquet et le levier. — P. Le régulateur. — Q. La chaîne de tirage. — R. Les deux triangles du régulateur. — S. Crochet qui fixe le régulateur. — T. Talon placé au milieu du sep. (A) Péchelle de 0,05 centimètres pour 1 mètre.)

soir. Quand on est arrivé au bout du sillon, on change le bord de côté, ce qui entraîne une forte dépense de temps.

2° L'araire dos-à-dos de M. Valcour, laquelle araire a pris également naissance dans nos départements des Alpes, et a deux coutres, deux socs et deux versoirs fixes.

Ici l'araire est vue du côté de terre. On ne voit point les deux versoirs, mais seulement la planche qui remplit tout l'intervalle entre l'âge et le sep, comme dans les charrues anglaises. Si l'on ôte les mancherons E, on verra que cette araire est exactement l'avant de deux araires Dombasle (mais dont l'une jette la terre à droite et l'autre à gauche) qui sont mises dos à dos sur une même ligne. La seule vue du dessin montre qu'on ne retourne jamais cet instrument; il marche comme la navette d'un tisserand. Arrivé au bout du sillon, on arrête les chevaux, on tire la clavette, alors la volée I abandonne le régulateur II; on fait retourner les chevaux, et on fixe la volée I au second régulateur II.

Il y a encore perte de beaucoup de temps. L'instrument est pesant, le prix est élevé et les réparations difficiles; cependant les conditions d'un bon labour sont remplies.

A ces deux charrues nous préférons la charrue Busière,

Types emblématiques des Théâtres de Paris, par Cham.



L'Opéra.



Les Bouffes.



Le Théâtre-Français.



L'Odéon.



Les Variétés.



Le Palais-Royal.



La Porte-Saint-Martin.



La Gaîté.



Le Gymnase.



L'Opéra rational.



L'Ambigu.



Cirque d'hiver.



Cirque d'été.



Les Funambules.



Théâtre Comte.



Séraphin.

REVUE DES NOTABILITÉS DE L'INDUSTRIE.

Maison Mombro

Fils aîné, pour AMÉLIEREMENT... RUE DES BOURGEOIS, rue Basse-du-Rempart, 18, en face de la rue de la Paix.

Quelle que soit la renommée de la maison Mombro... Parions d'abord de ses SALONS D'EXPOSITION...

Ces riches salons de la maison Mombro... La maison Mombro a plus d'importance encore...

Ses grands ateliers de fabrication distincte... Bains de Mer... Bains de Hombourg...

LE CASINO, où l'on a su réunir tout ce qui peut contribuer à faire de Hombourg un lieu de délices...

Un corps de musique, composé de vingt-huit membres choisis parmi les meilleurs artistes de l'Allemagne...

On se rend de Paris à Hombourg par trois routes différentes.

Première Route, par Chemin de Fer et Canal à Vapeur, en 56 HEURES.

- 40 h. de Paris à Bruxelles, par chemin de fer.
30 h. 5/4 de Bruxelles à Cologne, par chemin de fer.
1 h. de Cologne à Bonn, par chemin de fer.
14 h. de Bonn à Mayence, par bateau à vapeur.
4 h. de Mayence à Francfort-sur-le-Mein, par chemin de fer.

1 h. 1/4 de Francfort-sur-le-Mein à Hombourg, par omnibus.

Deuxième Route, par Metz, Mayence et Francfort, en 42 HEURES 1/4.

- 40 h. de Paris à Mayence, par maille-poste.
1 h. de Mayence à Francfort-sur-le-Mein, par chemin de fer.
1 h. 1/4 de Francfort à Hombourg, par omnibus.

42 h. de Paris à Hombourg.

Troisième Route, par Strasbourg et Francfort, en 43 HEURES 1/4.

- 36 h. de Paris à Strasbourg, par maille-poste.
5 h. de Strasbourg à Francfort, par chemin de fer.
1 h. 1/4 de Francfort à Hombourg, par omnibus.
43 h. 1/4 de Paris à Hombourg.

Bains de Mer (GUIDE DE BAIGNEUR, TRAITE PRATIQUE DES MALADIES DE MER, par M. le Dr LÉGAULT, éditeur chez L. LEBLANC.)

Dans l'intérêt de ceux de nos lecteurs qui se désolent à se rendre aux bains de mer, nous venons leur recommander le Guide du Baigneur...

Bégaiement (LE) ET TOUS LES VICES DE PAROLE

TRAITE Sans Opération; troisième édition; 2 vol., 12 francs. Par M. le docteur COLMONT de l'École, chevalier de la Légion d'honneur, etc. Le grand prix de 500 fr. décerné à l'auteur par l'Institut de France et la haute approbation de l'Académie de médecine...

l'Institut de France et la haute approbation de l'Académie de médecine prouvent suffisamment l'efficacité de cette méthode. A Paris, chez l'auteur, rue de Bagnols, 11. M. Colombar (de l'Esère) fait plusieurs cours particuliers à l'usage des bégues.

Canots et Embarcations

DE PLAINEAU. — M. HÉDOUIN, constructeur, quai Pelletier, 8. Les canots de M. Hédoquin ont toujours été les plus élégantes embarcations qui soient dans l'est...

Cartes de géographie.

M. CH. PIQUET, géographe du roi. — Médaille d'argent aux expositions de 1853, 1859 et 1864. — Quai Conti, 17.

Cette épave prochaine des voyages, nous pensons faire quelque chose d'utile pour nos lecteurs en inscrivant dans notre revue cette ancienne et importante maison. M. Charles Piquet est éditeur...

Il tient à l'usage des voyageurs, indépendamment des menus détails de tous les pays, un album très-varié des cartes françaises et étrangères les plus récentes et les plus estimées...

École de natation pour Dames

BAINS OURNIER, près le pont des Arts. De tous les établissements de ce genre, l'école de natation dirigée par M. Ournier est certainement un des mieux tenus et des mieux organisés.

Glacières parisiennes, boulevard Poissonnière, n° 12.

Tout le monde, en passant sur le boulevard, peut entrer à ce magasin, et s'assurer comme nous des avantages que nous présente ce genre de service...

Le prix de ces appareils, dont il a été vendu un grand nombre, est des plus raisonnables...

Les 48 quartiers de Paris,

seul guide véritable et complet des étrangers et des Parisiens dans Paris; histoire anecdotique et biographique des rues, des palais, des hôtels et des mai-

sons de Paris; par M. GIRAUT DE SAINT-FAR-GEAU. Deuxième édition, 1846 (1).

En disant que Paris est le point culminant de la civilisation, nous ne nous laissons point dominer par un égoïsme national. Nous ne sommes pas satisfaits par un égoïsme national...

justifiés tous les jours par l'empressement passionné qu'ils montrent à visiter cette métropole du monde civilisé, si arien de leur ambitieux pour rendre compte d'un ouvrage qui nous semble ressembler à son histoire du Paris ancien et moderne...

M. Girault de Saint-Farreau, à qui nous devons déjà le Dictionnaire général de toutes les communes de France, a réellement fait preuve de zèle et d'une conscience de bonnetier par la patience qu'il a mise à compiler cette immense bibliographie parisienne, qui ne compte pas moins de trois mille cinq cents volumes.

En mettant la main sur l'histoire des 48 quartiers de Paris, nous nous sommes souvenus d'un bon livre occupé depuis longtemps dans la pharmacie parisienne: nous constatons seulement ce fait, que M. FAGUER, son digne successeur, fait les efforts les plus louables pour accroître encore cette grande œuvre...

Parfumerie Faguer, rue Richelieu, 95; maison LAKOLLE, rue de Valenciennes, 11.

Nous n'entreprenons pas d'apprendre à nos lecteurs le rang élevé que la maison LABOLLE occupait depuis longtemps dans la pharmacie parisienne: nous constatons seulement ce fait, que M. FAGUER, son digne successeur, fait les efforts les plus louables pour accroître encore cette grande œuvre...

La science de cette maison mérite également un mention particulière: nous nous sommes aperçus de l'existence de beaucoup d'autres établissements de ce genre, d'aucun autre établissement nous les rapports de qualité, de simplicité et de couture, et à cette occasion nous considérons comme un des procédés de détail les plus intéressants de ce genre...

1. 1 vol., in-12; broché, 3 fr. 30 c.; cartonné, 6 fr. 50 c. ou 6 fr. 50 c. en deux volumes; broché, 3 fr. 50 c.; cartonné, 6 fr. 50 c. chez Firmin Didot frères, rue Jacob, 56, et chez les principaux libraires.

BONNÉS DE L'ILLUSTRE

AVIS IMPORTANT POUR CEUX QUI DESIRENT ACQUERIR OU COMPLÈTE LA COLLECTION DE CE REVEIL.

Table with columns: Number of volumes, Title, Price per volume, Total price, and other details regarding the subscription to 'L'Illustration'.

L'abonnement à l'année courante se paye comptant et d'avance.

Il est inutile de faire remarquer qu'une collection pareille ne peut pas être réimprimée, à cause des frais énormes de composition, de papier et de tirage, qui ne peuvent être couverts que par une vente à très-grand nombre, comme celle de la vente courante.

Beaucoup de personnes pensent que cette collection deviendra précieuse pour l'histoire contemporaine. Qu'importe que ce genre de valeur serait une publication de ce genre qui aurait commencé à l'origine de la Révolution française, et qui aurait enregistré chaque section, ou les accompagnant d'une représentation picturale, tous les événements, toutes les sonnettes célèbres ou fameuses, et qui nous montrerait, sous ce double aspect de la parole et du dessin, le mouvement de la politique, des arts, des sciences, des lettres, du droit, de l'économie, et des usages, et jusqu'aux fantaisies de la mode. L'Illustration sera toujours sa plus belle représentation du temps actuel, et sa collection gagnera en importance historique et en intérêt curieux, à mesure que les tableaux qu'elle présente s'élargissent des regards et de la mémoire du lecteur.

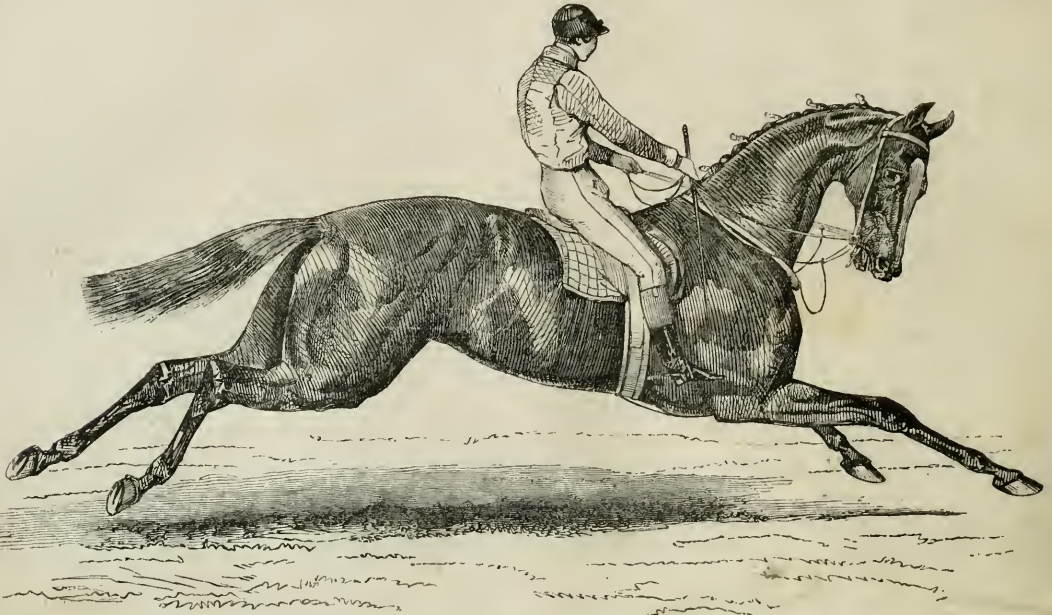
L'Administration de l'Illustration offre à ses abonnés de faire brocher ou relier leurs volumes, de les compléter, de leur fournir les titres, tables et couvertures moyennant 1 fr. par volume pour la brochure; 5 fr. par volume pour la reliure, et 675 c. par numéro ajouté.

Cossack, le vainqueur du Derby en 1847.

« Il y a dans quelques langues, dit un de nos confrères de Londres, certains mots qui, prononcés à de certains moments, agissent comme des talismans, et, ouvrant les échues du cœur humain, en laissent échapper un torrent d'émotions. » Si la phrase est mauvaise, la traduction a la mérité d'être exacte. « Parlez au Suisse exilé de sa montagne natale, confinue le même journal, — le Pictorial Times, puisqu'il faut l'ap-

peler par son nom, — à l'Allemand de sa patrie, à l'Italien de sa maîtresse absente, au Français du fondateur de la gloire militaire de sa nation, Napoléon, et vous éveillez leurs sentiments endormis, vous leur imprimez une activité violente, car vous avez touché une corde qui vibre jusqu'au fond de leur cœur. Les Anglais sont moins susceptibles d'éprouver de pareilles émotions; ils ont trop de bon sens pour avoir beau-

coup de sensibilité; their common sense is too strong for their sensibility. Un éclair d'orgueil ou de joie illuminera parfois leurs traits lorsqu'ils entendront un orateur célébrer avec chaleur les exploits de leurs héros et les grands talents de leurs hommes d'Etat, et lorsque des étrangers les complimenteront sur leurs victoires et leurs entreprises; mais il n'est qu'un petit nombre, — un très-petit nombre, — de



mois qui produisent sur leurs passions l'effet de l'œuvre-toi, séisme. Le Derby est un de ces charmes mystiques. Prononcez-le, et leurs yeux étincellent de joie, leur pouls bat d'espérance, une foule inénumérable d'émotions contraires fait palpiter leur cœur. Ce mot renferme cent sources du plaisir le plus vif et des peines les plus intenses. Conventuellement interprété, il signifie : gain énorme, noble divertissement, émotion délicieuse, partie de campagne, magnifique spectacle, gaieté, exercice, beauté, champagne, malheur, perte, ruine et désespoir... »
Le Derby n'a pas manqué cette année de produire son effet accoutumé, et cet effet a été d'autant plus grand que pour la première fois les habitants de Londres ont pu se rendre à Epsom en chemin de fer. On estime à plus de quarante mille les voyageurs que le South-Eastern et le South-Western ont transportés dans la journée. On se battait aux portes des embarcadères et aux portières des voitures. On se disputait à coups de poing et à coups de cannes les billets et les places. Ce pendant toutes les routes de terre étaient, comme les autres années, littéralement couvertes de voitures, de chevaux et de piétons. La Bourne elle-même était complètement déserte. Il est vrai que les joueurs avaient ce jour-là de plus belles parties à jouer sur le turf que dans la Cité. Enfin, sur la pro-

position d'un de ses membres, lord George Bentinck, le parlement, qui, dit-on, abrégé ses séances pour aller entendre chanter Jenny Lind au théâtre de la Reine, avait décidé que le jour du derby serait consigné cette année comme un jour de fête.
L'Illustration ne pouvait pas passer sous silence un événement d'une telle importance. Il y a deux années, dans notre 119^e numéro, nous avons raconté en détail les courses d'Epsom, et emprunté à notre autre confrère, l'Illustrated London news, les vues de la route de Londres, du plateau des paris et du champ de course. Aujourd'hui, nous nous contenterons, en enregistrant le bulletin de cette mémorable journée, the great, the eventful day, comme disent les journaux anglais, de donner le portrait du héros qui a remporté la victoire, c'est-à-dire du cheval qui a gagné le prix. Cet honneur et l'ameux quadrupède, dont le nom passera à la postérité et fera encore dans cent ans battre le cœur de tous les Anglais, s'appelle Cossack. C'est un poulain alezan de 5 ans. Il n'avait couru que deux fois, au mois de juillet dernier et au printemps, aux courses de New-Market. Il a fait gagner 20,000 livres sterling (500,000 francs) à M. Pedley, son propriétaire.
Les courses d'Epsom ont duré trois jours. Elles ont eu lieu

le mardi, le jeudi et le vendredi (18, 20 et 21 mai). Nous donnons seulement le résultat de la course du Derby (le jeudi), qui avait attiré une affluente si considérable et interrompu le cours des affaires de l'État.
DERBY-STAKES.
L'entrée était de 30 souverains pour chevaux de trois ans. Le second devait recevoir 100 souverains sur les entrées; le gagnant payer la même somme pour défrayer les dépenses de la police des courses. La valeur des entrées s'élevait à 3,250 livres sterling, 52 chevaux ont couru.
Cossack, à M. Pedley, est arrivé le premier;
War-Eagle, à M. Bouverie, le deuxième;
Van-Tromp, à lord Eglinton, le troisième.
La distance, de un mille et demi, a été parcourue en deux minutes cinquante-deux secondes. La course a été débattue. War-Eagle est arrivé près du but, au niveau de l'épaula de Cossack; mais Van-Tromp s'est laissé distancer en finissant. Au départ, les paris étaient de cinq pour un contre Cossack, de vingt-cinq pour un contre War-Eagle, et de sept pour un contre Van-Tromp.
Le vainqueur du Derby pour 1847, l'immortel Cossack, était monté par M. Hetman Plaff.

Bibliothèque de campagne (1).

La jolie collection qui paraît depuis plus d'un an sous le titre de Bibliothèque Cazin, nous empruntée, à cause du format, d'une collection très-recherchée des bibliophiles, et principalement consacrée aux poésies du dix-huitième siècle, devrait s'appeler aussi Bibliothèque de Campagne, afin de mieux indiquer sa destination. La Bibliothèque de Campagne donc est une collection des meilleurs romans anciens et modernes, français et étrangers, dans un format commode et approprié, comme l'a voulu l'éditeur, aux habitudes nomades, aux nécessités de la locomotion; un véritable livre de poche, qui suit facilement le lecteur en voyage ou à la promenade; qui l'accompagne aussi bien sous les ombrages de la forêt ou du parc que sur la table du salon ou le meuble de la chambre à coucher. La Bibliothèque de Campagne renferme déjà plus de cent de ces délicieux petits volumes, qui sont la fleur de la littérature couteuse de tous les temps et de tous les pays, mais avec une plus grande part réservée aux contes français contemporains, tels que MM. Eugène Sue, Jules Sandeau, Frédéric Soulié, Paul Lacroix, De La Vergne, marquis de Pastoret, Louis Bayleau, etc. L'éditeur ne s'arrêtera qu'après avoir ainsi recueilli tout ce qui a paru avec éclat en France et ailleurs, tout ce qui a survécu, dans le passé, au caprice et à la fantaisie des contemporains, tout ce qui a reçu en quelque sorte une consécration classique, depuis l'Arioste, qui a déjà paru, jusqu'à Cazotte, dont les œuvres choisies vont paraître en un joli volume pour un franc.

Rébus.

Illustration of a rebus puzzle. It features a winged figure holding a box with dice, a clock tower, a bell tower, and a barrel labeled 'SON'. The word 'QUANTEN' is written in large letters at the bottom. A small 'qu' is written near the winged figure.

Principales publications de la semaine.

SCIENCES.
Applications de la Géométrie descriptive aux ombres, à la perspective, à la gnomonique et aux engrenages; par FUGÈRE OLIVIER. Texte in-4^e de 424 pages, avec atlas in-4^e de 4 pages et 58 pl. — Paris, Carilian-Gourty.
BELLES-LETTRES.
Histoire de la Littérature hindouï et hindoustani; par M. GARCIN DE TASSY, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, membre de l'Institut, etc. Tome II, Extraits et analyses. Un vol. in-8 de 614 pages. — Imprimerie royale; Paris, Benjamin Duprat.
L'ouvrage aura un troisième et dernier volume.
Instruction pour le peuple. Cent traités sur les connaissances les plus indispensables. 28^e livraison. Grammaire française. — Philologie. In-8 de 16 pages. Traité 56. Signe : L. BAUD. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.
Passé et Présent. Mélanges; par CHARLES DE REMESAT. 2 vol. in-18 format anglais de 810 pages. — Paris, Ladrange.
Carmen; par PROSPER MÉRIME. In-8 de 372 pages. — Paris, Michel Lévy.
Un Gentilhomme d'aujourd'hui; par ALEXANDRE DE LA VERGNE. 5 vol. in-8 de 1000 pages. — Paris, Cadot.
RISTORIÈRE.
Histoire des mœurs et de la vie privée des Français, usages, coutumes, institutions, physionomie de chaque époque, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours. par E. DE LA BÉDOILLIÈRE. Tome 1^{er}. In-8. — Paris, Lecocq.
JACQUES DUBOCHET.
Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE Fils et Compagnie, rue Damiette, 2.

(1) Cent dix volumes à 4 franc; Paulin, éditeur, rue Richelieu, 60.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.
La loge du chatouille et corromp les humains.